DISSERTATION

N° 129.

SUR

LA CESSATION DES MENSTRUES,

VULGAIREMENT APPELÉE *AGE CRITIQUE*,

ET SUR LES MOYENS HYGIÉNIQUES QUE RÉCLAME LA SANTÉ DE LA FEMME A CETTE ÉPOQUE ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 17 juin 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR LUCIEN-HECTOR DOCÉ, né à Grosdizy,

Département de l'Aisne.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	.....
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / CLOQUET, *Suppléant.*
Pathologie médicale	DUMÉRIL, *Examinateur.* / ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS, *Président.*
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Examinateur.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX. / FOUQUIER. / ..... / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. / DUBOIS. / DUPUYTREN, *Examinateur.* / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Dubois.
Bayle.	Gerdy.
Bérard.	Gibert.
Blandin.	Hatin, *Examinateur.*
Bouillaud.	Lisfranc, *Examinateur.*
Bouvier.	Martin Solon, *Suppléant.*
Briquet.	Piorry.
Brongniart.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau.
Devergie.	Velpeau.
Dubled.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Hommage d'amour filial et de respect.

L.-H. DOCÉ.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

INTRODUCTION.

L'HOMME, de même que tous les êtres qui ont la vie en partage, n'arrive au termé naturel de son existence que par une suite non-interrompue de changemens dans son organisation. Soumis à des périodes successives d'accroissement et de dépérissement, il change sans cesse, depuis sa naissance jusqu'à l'époque où des altérations progressives, suite inévitable de la marche de la vie, l'entraînent à sa fin. Ces changemens de l'économie, sur lesquels est basée l'histoire naturelle des âges, ne s'effectuent pas de la même manière dans les deux sexes. Dans l'homme ils s'opèrent ordinairement avec une grande régularité, et ce n'est que par la comparaison des différentes époques de son existence que l'on peut en apprécier les effets. Il n'en est pas de même de la femme, cette compagne assidue de ses souffrances et de ses plaisirs; celle-ci, par la nature même des fonctions que lui a assignées la nature, éprouve à chaque période de son existence les secousses les plus orageuses. Ainsi la saison des amours ne s'annonce chez elle que par des incommodités; et le titre de mère, la plus pure des jouissance qu'elle éprouve, elle ne l'achète souvent qu'au prix de ses forces et de sa santé, quelquefois même de sa vie; enfin le moment où elle perd les attributions de son sexe s'annonce par de nouveaux dangers, et est pour elle une source d'inquiétudes et de tourmens. Pendant cette longue période, qui s'étend

depuis la puberté jusqu'à la disparition complète de la menstruation, la femme est sous l'influence d'une constitution organique pour ainsi dire étrangère aux autres périodes de sa vie, et réclame par conséquent des soins et des précautions toutes particulières.

Ce sujet, si digne de fixer l'attention du médecin, est beaucoup trop vaste pour être convenablement exposé dans les bornes d'une dissertation. Obligé de m'imposer des limites, je n'en envisagerai que la dernière partie, c'est à dire la cessation des menstrues, et j'exposerai les soins et les précautions que prescrit l'hygiène pour conserver la santé et prévenir les accidens dont la femme peut être alors menacée. Loin de moi la prétention d'éclairer cette matière, je n'ai cherché qu'à la mieux connaître en remplissant les obligations que la loi m'impose. Heureux si mes efforts sont couronnés de quelques succès, si je contribue en quelque chose à rendre moins orageuse la vie d'un sexe dont l'existence tout entière est vouée à notre bonheur, et qui doit être toujours l'objet de nos hommages et de nos respects !

DISSERTATION

SUR

LA CESSATION DES MENSTRUES,

VULGAIREMENT APPELÉE *AGE CRITIQUE*,

ET SUR LES MOYENS HYGIÉNIQUES QUE RÉCLAME LA SANTÉ DE LA FEMME A CETTE ÉPOQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Époque de la cessation des règles.

La cessation des règles, généralement désignée sous le nom d'*âge critique*, d'*âge de retour*, de *fin de mois*, etc., n'a point une époque rigoureusement fixée. De même que les phénomènes de la puberté ne se montrent pas au même âge chez toutes les femmes, de même la

disparition du flux menstruel s'effectue plus tôt ou plus tard chez les divers sujets. Les différences qu'on observe à cet égard semblent tenir au climat qu'elles habitent, au genre de vie, à la constitution : ainsi dans l'Inde et les parties méridionales de l'Amérique, la menstruation, qui a lieu dès l'âge de neuf à dix ans, cesse vers l'âge de trente à trente-six ans; dans le nord, au contraire, lente et tardive dans son apparition, elle se prolonge jusqu'à cinquante-quatre et même soixante ans.

C'est ordinairement entre quarante-cinq et cinquante ans que, dans nos climats, les femmes cessent d'être soumises à cette évacuation. On observe quelquefois des femmes qui ont cessé d'être réglées vers la trente-cinquième année, tandis que d'autres ont vu continuer leurs règles jusqu'à cinquante-six, soixante, soixante-dix ans et même plus tard; mais ces exceptions, assez rares, ne nuisent en rien à la généralité des faits établis plus haut, elles font voir seulement, comme nous l'avons déjà dit, que le temps de la cessation des règles n'est pas exactement limité. Au reste, ce terme n'est pas aussi variable qu'il le paraît d'abord, même dans l'ordre naturel, puisqu'il est d'observation que les femmes qui ont été réglées de bonne heure cessent plus tôt de l'être; de sorte que par ce rapport qu'on peut établir entre l'apparition des règles et leur disparition, toutes les femmes sont réglées pendant un espace de temps à peu près égal, vingt-sept à vingt-huit ans environ. Les faits qui s'éloignent de cette règle doivent être le plus souvent rangés parmi les exceptions ou les cas pathologiques. Les femmes douées d'un tempérament nerveux et sanguin sont plus longtemps réglées que celles qui offrent des conditions opposées. La comparaison des femmes des grandes villes avec celles de nos campagnes fournit un résultat semblable.

Causes.

On s'est toujours beaucoup occupé à rechercher les causes de la cessation de l'éruption menstruelle, et on a proposé une foule de théo-

ries pour expliquer ce phénomène naturel ; contentons-nous de dire qu'il n'y en a aucune de satisfaisante. Celles qu'on a données ont presque toutes été puisées dans les lois de la mécanique, si souvent, pour ne point dire toujours, incertaines quand on les applique aux fonctions des corps organisés. Qu'il nous suffise de faire remarquer que la concentration de l'excitation générale sur l'utérus, pendant le temps destiné à la reprodution, produit l'abord du sang sur ce viscère, et par suite l'éruption des règles ; tandis que la détermination de cette vitalité vers d'autres organes, à l'époque où la femme perd la faculté de donner naissance à un nouvel être, doit faire cesser cette pléthore locale et les phénomènes qu'elle produit.

CHAPITRE II.

Phénomènes qu'offre la disparition du flux menstruel.

La fin de la période menstruelle s'annonce par des signes que le médecin doit connaître, afin d'éviter les erreurs de diagnostic et de reconnaître la révolution qui menace la femme vers l'âge de quarante-deux à quarante-huit ans; dans ces cas, il faut avoir une grande attention, si on ne veut s'exposer aux fautes les plus graves. N'est-il pas arrivé souvent de prendre la suppression naturelle des menstrues soit pour un signe de grossesse, soit pour une aménorrhée ? Ces signes, qu'il importe de bien connaître, sont les suivans : diminution progressive du flux menstruel, dérangemens dans la menstruation, écoulement blanc par l'utérus, bouffées de chaleur, troubles de la digestion, douleurs dans les régions lombaires.

Dans l'ordre naturel, les règles diminuent peu à peu, à mesure que la femme approche du moment où elles doivent définitivement disparaître. D'abord le sang paraît en moins grande quantité aux époques ordinaires, ensuite il ne paraît qu'à des intervalles de plus en plus éloignés; enfin il cesse entièrement de paraître. Cette marche

lente et méthodique, la plus heureuse pour la femme, a lieu sans porter aucun trouble dans sa santé. On l'observe quelquefois chez quelques femmes des grandes villes qui se sont le moins soustraites aux lois de la nature, et il n'y a nullement à douter que cela n'ait lieu le plus souvent chez les femmes qui habitent les campagnes. Mais il n'en est pas toujours ainsi : cette terminaison, la plus naturelle et la plus désirable, est loin d'être la plus commune, et un des signes les plus constans de la cessation des menstrues est leur irrégularité. Cette irrégularité se montre soit dans l'époque, soit dans la durée et la quantité de l'évacuation : ainsi on voit des femmes passer deux, trois, six mois sans perdre de sang, tandis que d'autres en perdent tous les dix, quinze ou vingt jours; elles sont réglées à peine pendant un jour ou deux, ou bien au-delà de huit ou dix jours. Souvent, au lieu de perdre la quantité habituelle de sang, elles n'en perdent que quelques gouttes, ou bien cet écoulement a lieu avec tant d'abondance qu'il constitue une véritable hémorrhagie. Ces différentes anomalies de la menstruation sont des accidens ordinaires chez les femmes arrivées à l'âge critique, et il est rare d'en rencontrer qui ne les éprouvent pas; aussi doit-on les regarder comme des phénomènes naturels de la cessation des menstrues.

Il arrive aussi quelquefois que l'écoulement sanguin est suppléé par un écoulement blanc, inodore, qui n'est nullement dangereux, comme le dit Haller : *Sæpè certè circà annum trigesimum sextum matronas album quid per uterum admittere, et sterilescere video.* Cet écoulement peut durer plusieurs années, et on doit bien se garder de le confondre avec les flueurs blanches ou tout autre écoulement leucorrhéique.

« Vers cette époque aussi, dit *Fothergill,* les femmes sont attaquées pour la plupart de chaleurs ou de feux qui se succèdent et reviennent plusieurs fois dans la journée, suivis de sueurs qui ne durent que quelques secondes. Elles sont plus mal après leur repas, dans une chambre échauffée, au milieu des assemblées, dans leur lit; la nuit, elles sont agitées et ont des rêves affreux. Ce malaise général est dû

à la pléthore, c'est à dire à la trop grande quantité de sang qui tend à se porter vers la tête, les poumons, etc. »

Les sympathies qui unissent l'utérus aux organes intestinaux et à l'estomac, et qu'on observe surtout dans la grossesse, se manifestent encore lors de la cessation des menstrues. On voit souvent les femmes éprouver des gastrodynies, de l'anorexie, des flatuosités abdominales, enfin les douleurs lombaires qui se remarquent à l'époque de la première menstruation et lors de l'accouchement.

Tels sont ordinairement les phénomènes physiologiques qui annoncent et accompagnent généralement la cessation naturelle de la menstruation; ce sont principalement la diminution progressive des règles, les dérangemens de la menstruation, les bouffées de chaleur, les migraines chez les femmes de quarante-cinq ans, surtout quand le toucher et l'absence des signes de la grossesse éloignent toute idée de cette dernière circonstance.

Parlons maintenant des femmes chez lesquelles la menstruation s'est prolongée au-delà du terme naturel. Les auteurs en rapportent un grand nombre d'exemples; dans quelques-uns de ces cas, la menstruation a continué d'une manière régulière et sans être interrompue; mais le plus souvent, après avoir cessé à l'époque ordinaire, elle a reparu après un intervalle de plusieurs années. La plupart des auteurs, et surtout *Astruc* et *Haller*, ont fait remarquer qu'il faut se défier d'un écoulement qui se prolonge au-delà du terme qui lui est assigné dans presque tous les cas. Les règles qui continuent à couler après la cinquantième année sont le plus souvent un état de maladie, et proviennent de quelque ulcération ou de quelque engorgement de l'utérus, de quelque disposition variqueuse de ses veines, surtout chez les femmes qui ont eu un grand nombre de grossesses.

CHAPITRE III.

Changemens qui surviennent dans le physique et le moral de la femme à l'époque critique.

En même temps que la femme cesse d'être réglée, elle perd la faculté d'engendrer, elle cesse d'exister pour l'espèce. Les ovaires, qui, par un travail organique tout à fait au-dessus de notre intelligence, formaient ou rassemblaient les élémens de l'homme, qu'un acte aussi incompréhensible vivifiait, sont actuellement frappés d'impuissance; l'éréthisme de l'utérus se dissipe; il ne se flétrit pas, comme on l'a avancé, mais il diminue de volume et de poids; son tissu devient plus dense et plus ferme, ses parois perdent de leur épaisseur, sa cavité augmente un peu d'étendue, l'orifice est légèrement entr'ouvert et le col se rapproche de la vulve.

Ces changemens ne se bornent pas aux organes de la génération, ils s'étendent aux autres parties de l'organisme : la sensibilité et la perméabilité de la peau sont augmentées; la circulation capillaire y devient plus active, surtout au visage; le cœur bat avec énergie, le pouls est fort et fréquent; les sécrétions sont augmentées; les viscères abdominaux commencent à prendre plus d'énergie. Mais alors la femme commence à perdre ses formes grâcieuses et arrondies, sa fraîcheur disparaît; les traits du visage cessent d'être aussi réguliers; la peau n'a plus son coloris, sa souplesse et sa douceur; quelques rides s'y font remarquer; ou bien l'accumulation d'une graisse molle et surabondante enlève aux formes leur rondeur et leurs grâces; l'embonpoint disparaît ou devient excessif; la voix prend un timbre plus fort, et n'a plus les mêmes attraits; le léger duvet de la jeunesse acquiert, sur le visage et ailleurs, un épaississement et une consistance qu'on ne lui trouve que dans l'homme.

Toutes cependant n'éprouvent pas les mêmes altérations : il en est à qui cette époque semble donner une nouvelle vie; des femmes

frêles et délicates, affaiblies par des évacuations abondantes, recouvrent une nouvelle vigueur; chez elles les rides qui sillonnaient prématurément la peau disparaissent pour faire place à un embonpoint qui donne à la femme des grâces majestueuses, et lui rend un air de jeunesse et de fraîcheur. Aussi a-t-on nommé ce moment l'*âge de retour*, car c'est alors qu'une santé florissante vient remplacer les maux que faisait éprouver une menstruation irrégulière et quelquefois douloureuse.

Les changemens que subit le moral sont aussi sensibles que ceux qu'éprouve l'organisation physique. La nature ayant rempli son but, néglige tout ce qu'elle avait employé pour y parvenir; aussi les femmes qui n'ont pas reçu les impressions funestes des grandes sociétés renoncent alors à tous les moyens fournis par l'instinct et l'étude de plaire et d'attirer nos regards, pour s'occuper du soin de leurs ménages, du bonheur de leurs enfans, en se soumettant sans violence à leur nouvelle position. Bientôt au-dessus de la perte de quelques charmes, elles se préparent à faire une retraite honorable, et recherchent de nouveaux plaisirs dans les délices de l'intimité. Cependant il faut bien se garder de croire que la femme perde les goûts de son sexe, comme on l'a répété si souvent. Si son cœur est moins accessible aux douceurs de l'amour, il le devient d'avantage aux plaisirs de l'amitié. Jamais, au contraire, elle ne porte plus loin le besoin de l'attachement, sa qualité dominante. Elle porte indistinctement les objets de son affection sur les personnes de l'un ou l'autre sexe; elle aime et protège l'inexpérience, et se plaît à l'instruire et à la diriger. Celles même qui ont vécu dans le célibat ne peuvent résister de porter leur affection sur les enfans d'autrui.

Mais toutes les femmes sont loin de voir arriver cette époque avec résignation et sans faire un retour sur le passé : celles qui attachaient beaucoup de prix à leur beauté et aux jouissances frivoles qu'elle leur procurait, voyant leurs charmes s'évanouir, deviennent inquiètes, irritables et même méchantes; il semble qu'elles veulent se venger sur tout ce qui les environne du chagrin que leur causent

les rigueurs de l'âge. Inquiètes de l'avenir, elles éprouvent des terreurs imaginaires, des regrets amers qui les rendent tristes, moroses et taciturnes.

Mais il n'en est point de plus malheureuses que celles qui, survivant en quelque sorte à leur retour d'âge, se laissent maîtriser par leurs derniers feux. « J'ai vu, dit *Cabanis*, de ces femmes qui, dix ou douze ans après la cessation des règles, ressentaient encore chaque mois une pléthore locale et des pressions à l'utérus, avec divers symptômes dont la menstruation est accompagnée. Dans ce cas, les changemens généraux qui doivent s'en suivre de la cessation définitive de ce flux m'ont paru moins évidens, et alors la femme reste malheureusement femme à trop d'égards, encore jusque bien avant dans la vieillesse. Ces dispositions particulières, si funestes au bonheur, ne seraient-elles pas dues à de mauvaises habitudes, ou aux écarts coupables d'une imagination déréglée? »

CHAPITRE IV.

Des dangers qu'on a attribués à l'âge critique.

C'est une opinion encore généralement répandue dans le vulgaire, que l'âge critique est nécessairement funeste aux femmes. Les médecins ne sauraient trop s'efforcer de combattre et de détruire un préjugé si faux et si dangereux. Cette erreur populaire tire probablement son origine de l'idée que *Pline*, *Graaf*, *Fernel*, et une infinité d'autres médecins s'étaient faite de la nature du sang menstruel, auquel ils attribuaient des qualités morbides et même vénéneuses. En conséquence, sa rétention dans le corps de la femme au moment où elle cesse d'être réglée devait nécessairement engendrer, selon ces auteurs, des maladies plus ou moins terribles, et la fin malheureuse de quelques femmes ayant paru confirmer cette idée, elle fut regardée comme un fait tout à fait démontré, et il a fallu plusieurs siècles pour la détruire.

Aujourd'hui il est généralement reconnu, et les femmes ne sauraient en être trop persuadées, que le sang des règles ne possède par lui-même aucune qualité malfaisante, et qu'il est tout aussi pur que celui qu'on tire de leurs vaisseaux. Aussi *Hippocrate* l'avait déjà reconnu, puisqu'il dit : *Prodit autem sanguis qualis à victimâ citòque concrescit, si sana sit mulier. Haller* s'exprime à peu près de même : *Sanguis menstruus, de sanâ nec incommoda fœminâ, rubore, colore, odoris absentiâ, nihil ab alterius fœminæ sanguine differt.* Si, pour comprendre les dangers véritablement attachés à la cessation du flux menstruel, on examine la marche de la nature chez les femmes qui sont sur le point de perdre leurs règles, on voit les unes en être délivrées sans accidens ; on voit quelques dérangemens dans la menstruation, des bouffées de chaleur, quelques troubles passagers dans les fonctions digestives ou respiratoires annoncer ou terminer l'époque critique chez les autres; quelques-unes, moins heureuses, éprouveront différentes maladies, et échapperont au naufrage dont elles sont menacées ; enfin on en rencontre, comme le remarque *Fothergill*, qui ayant souffert pendant une grande partie du temps de leurs règles, paraîtront reprendre une santé et une vigueur qu'elles n'avaient jamais eues auparavant. Cependant on en voit un petit nombre éprouver alors des maladies graves, qui résistent souvent à tous les secours et aux ressources les plus énergiques de la thérapeutique. Ces variétés dans les conséquences de l'âge critique ne sont pas difficiles à concevoir, quand on pense que, quoique la position des femmes soit absolument la même du côté de la cessation du flux menstruel, il y a cependant une foule de circonstances qui doivent modifier le prognostic à porter sur chacune d'elles à cette époque. La femme qui a vécu selon le vœu de la nature, et qui était modérément réglée, présente souvent un contraste bien manifeste avec celle qui s'est livrée avec excès aux plaisirs. Il y a une différence très-grande entre celle dont la constitution est saine et celle qui porte un vice organique ou une disposition à quelque maladie ; entre celle qui a malheureusement de faux préjugés sur la nature des règles et celle qui

a une pleine confiance dans les efforts conservateurs de la nature et de la médecine. Certes, toutes ces femmes sont loin de faire également craindre ou espérer.

Si à tous ces raisonnemens nous ajoutons les faits, ceux-ci ne seront pas moins concluans. Dans l'intérêt de la science, des savans recommandables ont entrepris des travaux pour constater les lois de la mortalité chez les femmes aux différens âges de la vie, et n'ont rien trouvé dans les tables des décès qui annonçât les ravages d'un temps véritablement critique. *Muret*, dans un ouvrage sur la population du canton de Vaud, se demande s'il y avait une époque réellement dangereuse pour la femme, et ses observations lui ont appris que l'âge de quarante-cinq à cinquante ans n'était pas plus critique que celui de dix à vingt. *Chaussier* et *Desormaux*, dont l'autorité est d'un si grand poids, font remarquer que les craintes des femmes sont fort exagérées. M. *Bénoiston de Châteauneuf*, dans un Mémoire sur la mortalité des femmes de l'âge de quarante à cinquante ans, dans lequel il a ajouté à ses nombreuses recherches les travaux que plusieurs auteurs avaient entrepris auparavant, a complètement dissipé tous les doutes sur cette importante question ; nous en présentons seulement le résultat : « Du 45e. degré de latitude au 60e., c'est à dire sur une ligne qui s'étend depuis Marseille jusqu'à Saint-Pétersbourg, à aucune époque de la vie des femmes, depuis trente ans jusqu'à soixante-dix, on n'aperçoit d'autre accroissement dans la mortalité que celui voulu par les progrès de l'âge : à toutes les époques de la vie des hommes, depuis trente jusqu'à soixante-dix ans, on trouve une mortalité plus grande que chez les femmes, et surtout de quarante à cinquante ans. L'âge de quarante à cinquante est donc, d'après ces observations, plus critique chez les hommes que chez les femmes, et cela, quel que soit le genre de vie qu'ils embrassent, qu'ils vivent dans la société ou dans la retraite, dans les camps ou dans les cloîtres. Cependant on ne peut disconvenir qu'une certaine quantité de femmes ne meurent, entre quarante et cinquante ans, des suites de la révolution qui s'opère en elles à cette époque, et que, malgré cette cause

de mortalité, leur décroissement, loin d'être sensiblement augmenté, demeure toujours au-dessous de celui des hommes. Quelles seraient donc pour elles la force et la durée de la vie, si la nature n'y avait attaché cette condition ! »

D'après ces faits et ces raisonnemens, nous pensons qu'on peut énoncer les propositions suivantes :

1°. Le sang des règles ne contient pas de principes morbides, et sa suppression naturelle n'occasione point de maladies d'une manière directe ;

2°. L'âge critique n'est pas aussi fatal qu'on le pense généralement ;

3°. Enfin, le prognostic qu'on aura à porter sur les femmes, à cette époque, n'est pas le même, et devra varier suivant une foule de circonstances.

CHAPITRE V.

Phénomènes pathologiques de la cessation des règles.

Après avoir exposé l'état physiologique de la femme arrivée à l'époque critique, et démontré combien les dangers de cette époque ont été exagérés, nous devons dire un mot des maladies qu'on a rapportées à l'âge critique. Si l'on consulte la plupart des auteurs qui ont écrit sur ce sujet, on voit qu'ils ont compris dans les maladies qui peuvent survenir à cette époque une grande partie du cadre nosologique, depuis le furoncle jusqu'aux désorganisations cancéreuses. Cette seule nomenclature serait capable d'effrayer la femme la plus courageuse, si elle n'était prévenue que l'on s'est plu à grouper autour de cette époque une foule de maladies qui n'ont d'autre rapport avec elle que celui de lui avoir succédé. Cette opinion est aujourd'hui celle des médecins les plus recommandables ; tous s'accordent

à penser que si la suppression des règles peut aggraver des maladies déjà existantes, il y en a bien peu qu'elle produise directement. Ce qui pourrait abuser à cet égard, c'est que des maladies latentes, inaperçues jusque-là par la malade, prennent tout à coup, à l'âge de retour, un développement rapide et se manifestent alors avec plus d'intensité. Ainsi la phthisie peut altérer lentement la structure du poumon, sans produire des symptômes inquiétans pour des yeux inexpérimentés; ainsi des femmes, alarmées par l'approche de l'âge critique, engagent leur médecin à les toucher, et celui-ci est tout surpris de trouver des désorganisations tellement avancées de la matrice, qu'il est impossible de ne pas en faire remonter l'origine à plusieurs années; et, s'il interroge, il apprend, trop tard, que depuis plusieurs années la menstruation était irrégulière, accompagnée d'écoulemens morbides, et qu'une pudeur mal entendue ou une insouciance impardonnable a fait négliger de recourir aux conseils de l'homme de l'art. M. *Desormeaux* dit que, dans les cas de cancers et de désorganisations de l'utérus qu'il a observés, il a pu s'assurer, par l'historique que lui faisaient les malades, que l'origine de ces maladies remontait presque toujours plusieurs années avant l'époque critique.

Au lieu donc de rapporter à une cause unique les désordres variés qui arrivent à cet âge, il est évident qu'il faut admettre, pour les expliquer d'une manière satisfaisante, d'autres causes d'où ils proviennent nécessairement. Aussi-bien que l'on conçoive que la cessation des règles puisse déterminer, chez les femmes qui y sont assujetties depuis trente ans, une surabondance sanguine qui puisse donner lieu à des hémorrhagies, et même à des inflammations; que cette révolution rappelle quelquefois les maladies auxquelles les femmes étaient sujettes dans leur jeunesse, et qu'elle aggrave celles dont elles sont actuellement atteintes, nous pensons que les prédispositions suivantes, surtout, doivent être regardées comme les causes principales des maladies qui ont suivi plus ou moins immédiatement la fin de la menstruation, et qu'on a attribuées à la cessation de cette

fonction. Ces prédispositions se rencontrent dans les altérations locales, dont l'intensité était modérée par l'évacuation sanguine, dans la prédominance d'un ou plusieurs organes, dans l'excès ou la privation des plaisirs de l'amour, dans le genre de vie passé ou actuel, dans les dispositions morales et dans les maladies antérieures.

D'après ces considérations, on doit partager les maladies imputées à l'âge critique en deux classes ; les unes *accidentelles*, celles que l'on peut rapporter aux prédispositions dont nous venons de parler, et qu'on doit regarder comme des accidens ou des complications de l'âge critique ; les autres *essentielles*, qui dépendent évidemment de la cessation des règles : telles sont la pléthore sanguine, l'hémorrhagie utérine, les flueurs blanches et quelques affections nerveuses. On est fondé à les regarder comme telles, parce qu'elles ont avec la cessation des règles des rapports évidens et faciles à expliquer ; parce qu'elles précèdent et accompagnent cette cessation, et enfin, parce qu'elles disparaissent lorsque la révolution produite par l'âge critique est opérée, et que l'équilibre est rétabli.

DEUXIÈME PARTIE.

Moyens hygiéniques propres à disposer l'économie à subir sans trouble les changemens auxquels donne lieu la cessation des règles.

Le régime, convenablement dirigé, est le meilleur et le plus sûr moyen de prévenir les accidens qui arrivent si fréquemment vers le retour de l'âge. De tous ces accidens, il en est bien peu qui ne reconnaissent pour cause les irrégularités de la diététique, et dont le développement n'eût pu être prévenu en observant les règles qu'elle prescrit. Les femmes qui habitent les villes ont plus de précautions à prendre, de privations à s'imposer que celles des campagnes : celles-ci, qui respirent un air libre, qui ont un régime frugal, et qui ordinairement mènent une vie active et laborieuse ; de même celles qui ont vécu selon le vœu de la nature, qui ont goûté le bonheur d'être mères, et qui ont allaité leurs enfans, traversent ordinairement cette époque sans éprouver de graves incommodités, et n'ont pour ainsi dire rien à changer à leur manière de vivre. Il n'en est pas de même de celles qu'une conduite opposée, ou la faiblesse de leur constitution, disposent à contracter diverses affections pour les causes les plus légères ; elles ont des précautions à prendre si elles veulent éviter les maux qui les menacent. Elles devront suivre le genre de vie qu'un habile praticien leur prescrira, avec d'autant plus d'exactitude que le bonheur des jours qu'il leur reste à parcourir dépend presque

uniquement de la manière dont elles passeront cette époque. Ce n'est ni dans la pharmacie, ni dans la matière médicale qu'il faut chercher les moyens propres à remplir le but que l'on doit se proposer; les secours qu'elles fournissent ne sont utiles que dans quelques cas particuliers, et seulement pour combattre des complications. Il ne s'agit pas de guérir des maladies qui n'existent pas, mais de prévenir des affections dont l'explosion est plus ou moins imminente.

Dans l'exposition des règles de l'hygiène, nous suivrons la division du savant professeur *Hallé*.

Ire. Classe. *Circumfusa.* (air, choses environnantes).

La pureté, la sécheresse, la douce température de l'atmosphère sont des conditions toujours nécessaires de l'air qui entre dans sa composition; mais pour la femme qui arrive à l'âge critique ces qualités deviennent indispensables. Elles doivent éviter, autant que possible, les habitations dans les endroits bas et humides, pour leur préférer les lieux secs, élevés; elles se préserveront des atteintes du froid et du chaud, ainsi que des changemens brusques de température; elles fuiront les appartemens chauds et fermés dans lesquels, en général, elles ont l'habitude de vivre, parce qu'elles sont ordinairement très-sensibles au froid. Cette température élevée est tout à fait nuisible, parce qu'elle dilate les liquides et favorise les congestions sanguines. Un air tempéré est ce qui convient le mieux. Considérées sous ce rapport, les assemblées nombreuses, les bals, les spectacles n'offrent pas des conditions hygiéniques très-favorables à la santé; elles les éviteront donc, surtout vers l'époque accoutumée de l'éruption menstruelle.

Les cheminées, permettant un renouvellement plus facile de l'air, sont préférables aux poëles, surtout dans les petits appartemens. Ajoutons qu'elles ne sauraient proscrire avec trop de soin l'usage des chaufferettes, dont elles ne devraient jamais contracter l'habitude. Ces foyers de chaleur, qu'elles introduisent sous leurs vêtemens, en-

tretiennent une irritation permanente dans les organes génitaux, et sont une cause de flueurs blanches et d'hémorrhagies.

Ces préceptes reçoivent des modifications suivant les tempéramens des individus; ainsi les femmes d'un tempérament sanguin rechercheront les lieux ombragés, tempérés, un peu frais, mais sans humidité.

Celles d'un tempérament lymphatique, au contraire, doivent s'exposer aux rayons du soleil, tenir leurs habitations chaudes, éviter le froid humide ou la fraîcheur du soir.

L'habitation à la campagne, un air tempéré conviendront surtout aux femmes d'une constitution nerveuse; elles éviteront de garder dans leurs appartemens des fleurs dont les principes odorans augmenteraient leur susceptibilité nerveuse.

II°. CLASSE. *Applicata.* (Ce qu'on applique à la surface du corps.)

Les vêtemens avec lesquels les femmes doivent se couvrir ayant pour but de les mettre à l'abri des vicissitudes atmosphériques, devront être plus ou moins chauds, selon la saison et l'habitude contractée. Ceux qui laissent les bras, le cou, la poitrine à découvert, exposent à des phlegmasies graves, dans le moment où la suppression d'une évacuation importante ne dispose déjà que trop à ces maladies, et doivent être par conséquent proscrits, pour faire place à des vêtemens aisés qui couvrent toute l'habitude du corps. Ils ne doivent cependant pas être trop chauds; car alors ils augmentent la faiblesse et disposent à la pléthore sanguine, comme cela arrive aux femmes qui, trop minutieuses, se renferment dans leurs appartemens et étouffent sous le poids de leurs vêtemens. L'usage des caleçons de flanelle, dans le temps froids, remplacerait avec avantage l'emploi si pernicieux des chaufferettes.

Que dire de l'usage habituel des corsets, moyen barbare qu'inventa la coquetterie la plus dépravée pour donner à la taille une finesse qu'elle ne doit point avoir, ou pour cacher des difformités

que souvent il ne fait qu'augmenter. Certes, nous nous garderons bien de tenter une réforme contre laquelle a échoué l'éloquence de Rousseau, quoiqu'il se soit élevé contre cette corruption du goût avec toute la force de son génie et toutes les ressources de sa brillante dialectique. Après lui, nous sommes réduits à faire des vœux pour qu'au moins les femmes qui ont payé leur tribut à la nature aient la force de s'affranchir de cette mode funeste, et à leur rappeler que la constriction de la poitrine par les corsets a surtout des inconvéniens graves à une époque où les poumons, surchargés de sang, ont besoin de se dilater en toute liberté, et que ce n'est qu'en évitant cette constriction qu'elles préviendront cette terrible maladie, qui s'y développe quelquefois après l'âge critique, et qui nécessite de cruelles et souvent de mortelles opérations.

Les lits mous, faits d'ouate ou d'édredon, développent beaucoup de chaleur, affaiblissent les organes et produisent autour du corps une sorte de bain de vapeurs; on substituera avec avantage l'usage des matelas de laine et de crins aux lits de plume, et de simples couvertures aux édredons. La propreté doit aussi mériter l'attention de la femme : elle changera souvent de linge; de temps en temps elle fera usage de bains tièdes ou simplement de lotions sur la peau. Les bains doivent cependant être employés avec précaution; s'ils sont avantageux chez les femmes d'un tempérament nerveux, ils pourraient devenir très-nuisibles chez celles d'un tempérament sanguin dans le cas d'hémorrhagie utérine.

Les cosmétiques que les femmes emploient à cette époque, soit pour rendre à leur visage la fraîcheur et le coloris qu'il perd tous les jours, soit pour faire disparaître les taches ou les dartres qui se montrent à la peau, n'ont pas seulement l'inconvénient de produire presque toujours un effet contraire à celui qu'on désire, mais encore, par leur action astringente, répercutent vers les organes intérieurs une action que la nature tendait à éloigner d'eux.

III^e. Classe. *Ingesta* (ce qu'on introduit dans le canal digestif, alimens, boissons, etc.).

Les organes de la digestion participent presque toujours aux moindres dérangemens qui surviennent dans l'économie, surtout à l'âge critique, où l'écoulement est sujet à de si grandes et de si nombreuses variations. Les femmes pléthoriques surtout devront, à mesure qu'elles approchent de l'âge critique, se soumettre à un régime assez sévère : ce régime devra se composer de légumes, laitage, viandes blanches et autres substances peu réparatrices, des fruits de la saison. Elles s'abstiendront des viandes fortes et excitantes, des ragoûts indigestes et des mets fortement épicés. Elles feront peu usage de poisson, s'il est vrai, comme le dit *Tourtelle*, qu'il excite au plaisir de l'amour, et parce qu'on a remarqué que les personnes qui en font usage sont plus sujettes que les autres aux maladies de la peau. Celles dont le sommeil est troublé par des agitations, des insomnies, se trouveront bien de ne pas charger leur estomac avant de se mettre au lit, en s'interdisant le repas du soir. Elle doivent fuir l'usage habituel, et à plus forte raison l'abus des vins stimulans, des liqueurs spiritueuses, quelque habitude qu'elles puissent en avoir. Les meilleurs boissons sont celles qui sont aigrelettes, comme la limonade, le petit-lait ; on pourra aussi leur permettre le vin très-étendu, et le cidre et la bierre peu fermentée, comme celle de nos pays : ces boissons, lorsqu'on y est familiarisé, ne peuvent avoir de grands inconvéniens. Les femmes dont la constitution serait marquée par la prédominance du système nerveux feront bien de choisir un régime doux et modéré, de s'abstenir de farineux, qui sont d'une digestion peu facile et ne sont propres qu'à entretenir les flatuosités auxquelles elles sont sujettes. Elles se trouveront bien de quelques légers antispasmodiques, comme le tilleul, la fleur d'oranger, l'eau de laitue.

Les femmes faibles, d'un tempérament lymphatique, chez lesquelles les evacuations abondantes sont souvent le résultat de la fai-

blesse générale, adopteront avec avantage une nourriture saine, composée d'alimens succulens, substantiels, mais non stimulans; les vins généreux, le café pris modérément seront utiles.

L'usage du café, du thé au lait ne peut être expressément défendu quand les femmes en ont contracté l'habitude depuis long-temps; il faudra seulement en diminuer la quantité, et en affaiblir l'activité par une plus grande quantité de lait.

Le régime est encore modifié par les saisons, l'état actuel des forces, le genre d'occupation, etc.

IV^e. CLASSE. *Excreta* (choses destinées à être rejetées au-dehors).

Les excrétions naturelles modérées sont toujours nécessaires à la santé. Il est un très-grand nombre de femmes qui, à l'époque critique, sont tourmentées de constipation opiniâtre : pour y remédier, elles ont recours aux lavemens, dont elles font généralement un abus dangereux, et qui finissent par affaiblir les intestins et déranger les digestions; l'habitude qu'elles en contractent les rend bientôt sans efficacité; alors elles emploient des purgatifs de toute espèce, qui ne font qu'aggraver le mal. On remédiera à cette constipation en faisant usage de boissons délayantes, de petit-lait; on pourra employer les sels neutres à faible dose, dissous dans le jus de pruneaux; on y joindra un régime végétal et rafraîchissant. Il est encore des moyens simples que fournit l'hygiène, tel que celui indiqué par *Locke*, de se présenter tous les jours à la garde-robe, lors même que'elles ne se sentiraient pas disposées; tel est encore celui qu'a conseillé *Hallé*, de s'exposer nues, en sortant du lit, à l'impression de l'air frais du matin, en évitant toutefois le refroidissement. Il résulte de cette fraîcheur que les humeurs, qui du centre se portaient à la circonférence, refluent alors sur le tube digestif, et donnent lieu à une selle facile et avantageuse. Si, après avoir épuisé tous ces moyens, le cas exigeait l'emploi de purgatifs, on pourra ordonner de légers cathartiques, comme la rhubarbe, le séné, l'huile de ricin, les eaux salines pur-

gatives; on n'aura recours dans aucun cas aux drastiques, tels que l'aloès et ses préparations, les pilules de rufus, moyens toujours dangereux, que l'on voit quelques femmes employer si inconsidérément, et dont l'action énergique occasione souvent des hémorrhoïdes ou des hémorrhagies utérines. Nous blâmons aussi un abus plus répandu dans le monde, de boire chaque matin une infusion de vulnéraire; car si cela est sans danger pour quelques femmes, pour beaucoup d'autres elle peut avoir des suites fâcheuses. Nous ne reviendrons pas sur les dangers qui peuvent résulter de la suppression de la transpiration et de la disparition des efflorescences de la face par l'action des cosmétiques.

Il arrive assez souvent qu'il ne suffit pas d'entretenir les évacuations naturelles; on est encore obligé d'en provoquer d'artificielles. En effet, on ne doit jamais perdre de vue cet état de pléthore ou d'excitation générale qui tend à s'établir dans tout l'organisme par suite de l'évacuation des menstrues, et que signalent surtout ces maux de tête, ces bouffées de chaleur au visage, ces bourdonnemens dans les oreilles, ces difficultés de respirer et autres symptômes que nous avons déjà exposés. On parviendra à combattre ou à prévenir les accidens auxquels cet état peut donner lieu en ayant de bonne heure recours à la saignée, qu'on répétera dans le commencement de la disparition des règles, à peu près à l'époque où elles paraissaient habituellement, et insensiblement à des intervalles plus éloignés, suivant les circonstances, d'après lesquelles aussi on déterminera le lieu où elle doit être pratiquée, sa fréquence, ainsi que la quantité de sang à évacuer. Les femmes qui ont été sujettes, dans leur enfance, à des engorgemens lymphatiques, à des éruptions cutanées, à des ophthalmies et à différentes affections qui avaient disparu lorsque leur menstruation a été développée, feront très-bien d'établir sur la peau un point d'irritation au moyen d'un cautère ou d'un vésicatoire, surtout si elles s'aperçoivent que les organes qui avaient souffert avant l'époque de la puberté deviennent très-irritables. Ces précautions seront encore nécessaires aux femmes qui se trouveraient menacées de phthi-

sie pulmonaire ou de quelque autre affection des parenchymes ; par ces moyens, elles empêcheront que l'excitation qui abandonne les organes génitaux ne se porte sur les organes qui, étant déjà le siége d'une irritation, sont disposés à attirer sur eux cette excitation nouvelle, qui les entraînerait rapidement à leur désorganisation.

V°. Classe. *Gesta.* (Mouvemens et repos.)

L'exercice est tout à fait indispensable aux femmes qui entrent dans la période critique, c'est un moyen propre à répartir sur tous les organes l'excitabilité qui abandonne ceux de la reproduction ; il est le meilleur préservatif des affections nerveuses qui tendent à s'établir ; il s'oppose à l'excès d'embonpoint, rend plus rares les insomnies. C'est principalement à l'exercice qu'il faut rapporter les causes de la différence qu'offre le passage de cette époque chez les femmes des villes et celles de la campagne; aussi est-ce surtout aux premières que s'appliquent les conseils que nous donnons sur son emploi. Le plus favorable est celui qu'elles prennent à pied, accompagnées des personnes dont les conversations et les manières leur sont agréables. Pendant le printemps et l'été, rien ne leur serait plus avantageux que d'aller respirer dans la campagne l'air bienfaisant du matin. Après ce genre d'exercice, on préférera tous ceux qui mettent en mouvement toutes les parties du corps, et qui favorisent l'égale répartition des forces, disposent à la gaîté et éloignent les idées tristes et mélancoliques dont elles sont si souvent tourmentées. L'exercice passif, tel que celui qu'on prend dans une voiture, sur un terrain uni, la promenade sur l'eau, ne sera recommandé qu'à celles dont l'obésité ou la trop grande faiblesse ne leur permettrait pas de le prendre à pied. Cependant il est un terme dans ces exercices hygiéniques qu'il ne faut pas dépasser; on aura soin de ne pas le pousser jusqu'à la fatigue, et de le suspendre avant que ce sentiment soit bien prononcé.

Autant ces exercices, bien dirigés, sont avantageux, autant sont nui-

sibles les veilles excessives et prolongées une grande partie de la nuit. Aussi les femmes qui ne sont point esclaves de leurs plaisirs renonceront sans peine aux sociétés bruyantes, et surtout à ces réunions que l'amour du jeu à formées, et qui font passer dans l'oubli d'un sommeil réparateur le temps que la nature y a destiné. Le sommeil, du reste, doit toujours être proportionné à l'exercice, et d'autant plus long que la fatigue a été plus grande; il faut aussi éviter de rester trop long-temps au lit, car un sommeil trop prolongé dans un lit mou plonge le système nerveux dans l'assoupissement, favorise la plénitude des vaisseaux et expose aux hémorrhagies.

VI^e. CLASSE. *Percepta.* (Passions, affections de l'âme.)

Les impressions de l'âme, qui jouent un si grand rôle dans notre économie, ont la plus grande influence sur les femmes qui arrivent au terme de l'écoulement périodique. On doit donc éloigner chez elles toute forte impression cérébrale ; les engager à fuir tout ce qui pourrait réveiller en elles de pénibles émotions, le souvenir des tendres sentimens, des pensées érotiques, et tout ce qui peut augmenter les regrets que leur inspirent les pertes qu'elles prévoient naturellement.

Comme les femmes redoutent singulièrement l'approche de l'âge critique, il est important de les rassurer sur leur position. Elles se persuadent que, par la suppression des règles, le principe morbifique qu'elles supposaient être évacué tous les mois va se concentrer en elles, et devenir la source d'une foule de maladies. Le médecin rassurera les femmes qui le consulteront, et leur présentera l'avenir sous des couleurs moins sombres, en leur faisant voir toute l'exagération qu'on a apportée dans l'exposition des dangers attachés à cette époque; il ne leur dira que la vérité la plus exacte, en les assurant que, ce temps une fois passé, leur sexe acquiert des chances de longue vie beaucoup plus grandes que celles qui sont accordées aux hommes. On devra les engager à chercher des distractions dans les

soins de leur ménage, dans la société de quelques amis sincères; à laisser pour quelque temps la fréquentation du monde, où elles ne trouveraient souvent que des motifs de contrariétés et des contraintes toujours nuisibles à leur position; enfin, à ne s'occuper que de sujets légers, agréables, qui n'exigent qu'une faible attention. On leur recommandera surtout de réprimer avec soin ces vives émotions qui communiquent à tout l'organisme des secousses violentes, telles que la jalousie, la colère, la haine, passions d'autant plus funestes à la femme, qu'elle sont plus opposées à la faiblesse de sa constitution et à son caractère naturellement doux et aimant. L'amour, ce sentiment si doux et si naturel aux femmes pendant le terme moyen de la vie, doit être banni pour toujours du cœur de celles qui sont parvenues à leur époque critique, et tout ce qui en rappelle le souvenir doit être soigneusement évité. L'amitié, la douce amitié devra seule désormais avoir accès dans un cœur pour qui aimer est un besoin à toutes les époques de la vie. En faisant succéder de nouvelles vertus aux charmes de la beauté, le temps respecte leurs droits, et ne fait que changer la forme de leur empire, auquel il ne saurait porter atteinte.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus solutio fit. *Sect.* 5, *aph.* 32.

II.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos; et in ipsis temporibus magnæ mutationes tùm frigoris tùm caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.

III.

Cum morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

IV.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Sect.* 2, *aph.* 46.

V.

Spontaneæ lassitudines morbos denuntiant. *Ibid.*, *aph.* 5.

VI.

Acutorum morborum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis. *Ibid.*, *aph.* 19.